

BABEL

RICHARD FLANAGAN

La Fureur et l'Ennui

roman traduit de l'anglais
(Australie)
par Renaud Morin

DU MÊME AUTEUR

À CONTRE-COURANT, Flammarion, 2000 ; Babel n° 1569.
L'ODEUR D'UN ARBRE SANS FLEURS, Flammarion, 2002 (sous le titre *DISPERSÉS PAR LE VENT*) ; Babel n° 1659.
LE LIVRE DE GOULD. ROMAN EN DOUZE POISSONS, Flammarion, 2005 ; Babel n° 1361.
LA FUREUR ET L'ENNUI, Belfond, 2008 ; Babel n° 1742.
DÉSIRER, Belfond, 2010.
LA ROUTE ÉTROITE VERS LE NORD LOINTAIN, Actes Sud, 2016 (Man Booker Prize 2014, meilleur livre étranger selon la rédaction du magazine *Lire*) ; Babel n° 1492.
PREMIÈRE PERSONNE, Actes Sud, 2018.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les lieux sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés comme éléments romanesques. Toute ressemblance avec des événements réels, des lieux ou des personnes – vivantes ou mortes – relève de la simple coïncidence.

Titre original :
The Unknown Terrorist
Éditeur original :
Pan MacMillan Australia Pty Ltd, Sydney
© Richard Flanagan, 2006
Tous droits réservés

Photographie de couverture : © Robert Daly / Getty Images

© Éditions Belfond, un département de Place des éditeurs, 2008
pour la traduction française

ISBN 978-2-330-15216-1

RICHARD FLANAGAN

LA FUREUR ET L'ENNUI

roman traduit de l'anglais (Australie)
par Renaud Morin

BABEL

pour David Hicks

1

L'idée que l'amour ne suffit pas est particulièrement douloureuse. Face à cette vérité, l'humanité a pendant des siècles essayé de découvrir en elle-même la preuve que l'amour était la plus grande force sur terre.

Jésus offre un exemple particulièrement navrant de ce combat inégal. Le cœur innocent de Jésus n'a jamais pu être rassasié de l'amour des hommes. Il l'a réclamé, comme l'observe Nietzsche, avec dureté, avec folie, et a dû inventer l'enfer pour châtier ceux qui le lui refusaient. Il a fini par créer un dieu qui était "tout amour" afin d'excuser l'échec irrémédiable de l'amour humain.

Jésus, qui voulait l'amour à ce point, était manifestement un fou, et, confronté à l'échec de l'amour, n'a pas eu d'autre choix que de chercher sa propre mort. En comprenant que l'amour ne suffisait pas, en acceptant le sacrifice de sa propre vie pour rendre possible l'avenir de ceux qui l'entouraient, Jésus aura été le premier kamikaze de l'histoire. Il y en aura d'autres.

Nietzsche a écrit : “Je ne suis pas un homme, je suis de la dynamite.” Une image de rêveur. Aujourd’hui, tous les jours, quelqu’un quelque part est de la dynamite. Ce ne sont pas des images. Ce sont des morts vivants, ainsi que tous ceux qui se tiennent autour d’eux. La réalité n’a jamais été faite par des réalistes, mais par des rêveurs comme Jésus et Nietzsche.

Nietzsche se mit à craindre que ce qui poussait le monde en avant fût tout ce qu’il contenait de destructeur et de malfaisant. Dans ses écrits, il a tenté de se réconcilier avec ce monde effroyable.

Un jour, apercevant un cheval de trait sauvagement battu par son cocher, il se précipite, enlace le cou de l’animal, et refuse de lâcher prise. Aussitôt déclaré fou, on l’enferme dans un asile pour le restant de ses jours.

Nietzsche aura été encore plus démuni que Jésus pour expliquer l’amour et ses diverses manifestations : empathie, gentillesse, se pendre au cou d’un cheval pour qu’il ne soit plus battu. À la fin, la philosophie de Nietzsche n’était même pas capable d’expliquer Nietzsche, un homme qui avait sacrifié sa vie pour un cheval.

Mais il faut dire que les idées passent toujours à côté de l’essentiel. Chopin était incapable d’expliquer ses *Nocturnes*. La raison pour laquelle la Poupée est hantée par les *Nocturnes* de Chopin constitue l’un des fils de cette histoire. En écoutant ce que Chopin ne pouvait expliquer, elle entendait une explication de sa vie. Bien sûr, elle ne pouvait pas savoir que cela annonçait aussi sa mort.

SAMEDI

2

La Poupée était pole dancer. Elle avait vingt-six ans, même si elle prétendait systématiquement, depuis ses dix-sept ans, en avoir vingt-deux. Petite, la peau mate, des traits fins et des yeux en amande mis en valeur par une chevelure noire mousseuse.

"Son corps, disait Jodie, une autre danseuse, déjà accro au botox à dix-neuf ans, et pour qui le corps avait de l'importance, il était pas, genre, contemporain. Voyez ce que je veux dire ?" Et tous ceux qui l'écoutaient comprenaient exactement ce que le manque d'expression de Jodie exprimait.

Les innombrables jeunes femmes qui défilaient dans les clubs de pole dancing présentaient tous les types de morphologie, mais au-delà de leurs différences leurs corps possédaient cette fermeté que seules des heures et des heures de déhanchements et de balancements permettent d'obtenir, peaufinée par un régime à base d'amphétamines et d'alcool. L'idéal auquel elles aspiraient, elles l'avaient vu scintiller sur cent DVD et mille clips,

s'étaler dans un nombre incalculable d'articles de magazines féminins, se glisser dans un million de pubs : un physique d'enfant cadavérique, dur et anguleux, tout en os et muscles ondoyants, seins et fesses luisants.

Mais le corps de la Poupée semblait se rattacher à une conception différente de la féminité, plus ancienne. Contrairement aux culs et aux cuisses musclées des autres danseuses du club, le sien était plus rond, ses cuisses, ses fesses et ses bras plus harmonieux, et ses déhanchements dessinaient les mêmes courbes épanouies.

Elle trouvait que son physique ne valait pas grand-chose, et ne croyait pas en l'intérêt qu'il suscitait. Elle ne comprenait pas que cet intérêt provenait d'autre chose, que c'était sa façon d'être – ses mouvements lents, son sourire, sa manière d'aborder les gens – qui attirait les autres au moins autant que son physique. Mais elle avait vingt-six ans, disait en avoir vingt-deux, et l'apparence comptait. Son visage était franc, ovale. Exactement le genre qui n'était pas fait pour notre époque.

3

Si le physique de la Poupée était exotique, ses origines l'étaient moins. C'était une *Westie*, encore que personne ne sache de quelle banlieue en particulier. Les quartiers ouest, elle avait toujours su qu'elle en partirait, et maintenant qu'elle était adulte, elle avait l'impression d'avoir laissé si peu de choses derrière elle que cela l'étonnait.

Si elle savait d'où elle venait, elle avait pourtant du mal à croire qu'elle avait déjà vécu quelque part. La Poupée avait décidé depuis longtemps que son enfance ne compterait pas beaucoup, et ne démordait pas de l'idée que, dans son cas, les origines n'expliquaient rien.

"J'ai grandi comme un chat, mon amie", dit-elle un jour à Jodie, qui était tout sauf une amie. "Ma famille n'y est pour rien. Tu en connais, toi, des chats qui s'intéressent à l'histoire familiale ?"

Bien sûr, son père venait de quelque part, et sa mère aussi, et leurs parents devaient avoir eu des vies plus ou moins intéressantes, séjourné dans des endroits et à des époques qui même à nos yeux pourraient sembler exotiques, matière à feuilletons et à romans-fleuves soldés dans les supermarchés au moment de Noël ; et plus on remontait dans le temps, plus tout cela deviendrait sans doute fascinant : peut-être croiserait-on des artistes célèbres et des criminels notoires, des hommes d'affaires ratés ou des charlatans prospères, des personnages hauts en couleur, aussi charmants qu'infâmes. Mais si tel était le cas, les parents de la Poupée en savaient peu à ce sujet et n'y accordaient aucun intérêt. La trame et le passage des vies de ceux qui les précédaient ou leur faisaient suite n'avaient guère plus d'importance que le flux et le reflux des voitures sur l'autoroute.

Leur monde était celui des vérités banlieusardes, le monde d'aujourd'hui : maison, boulot, biens matériels et voitures, amis et travaux d'aménagement, locations de vacances et gadgets à la mode – appareils photo numériques, home cinéma, nouvelle piscine. Le passé, une décharge débordant d'appareils obsolètes : le foot-spa, le four turbo, la machine à beignets, la platine, le Reflex, le

magnétoscope et le barbecue George Foreman. Un encombrant fatras de couleurs et de styles pathétiques : queues-de-rat et épaulettes, minivagues et barbecues à couvercle. Seul le catalogue de la semaine était valable, aucun acompte à verser et crédit sur vingt-quatre mois. Leur vie, cette vie qu'ils considéraient comme réussie, était vide.

Les souvenirs les plus marquants de la Poupée venaient des feuilletons. Elle avait regardé *Neighbours* et *Home and Away* ; à huit ans, elle avait été plus bouleversée par la mort à l'écran de Daphne Lawrence que lorsque sa mère s'était séparée de son père l'année précédente, emmenant ses deux jeunes frères vivre à Hervey Bay avec Ray, un installateur de piscines en fibre de verre. À l'époque, la Poupée n'avait pas su ce qu'on attendait d'elle, ni ce que signifiait ce genre de choses ; mais, dans les décors de Ramsay Street et Summer Bay, tout était bien clair : pleurez, riez et continuez comme si de rien n'était.

Elle regardait des clips où les filles étaient toutes sublimes et les hommes violents et obèses ; elle trouvait que les filles brillaient par leur physique, leur manière de danser, et cette façon qu'elles avaient, en général, de se taire, tandis que les hommes l'ouvraient à tort et à travers. Rien n'aurait pu mieux la préparer au pole dancing.

Elle prétendait que le seul véritable souvenir qu'elle gardait de sa mère avant que celle-ci ne mette les voiles était un affreux trompe-l'œil qu'elle avait peint sur les stores vénitiens de leur salon pavillonnaire. Il représentait une fenêtre donnant sur la plage de Kuta, à Bali, où elle avait fait la connaissance en vacances de Ray.

Adolescente, la Poupée allait de temps à autre voir sa mère à Hervey Bay. Ray était parti depuis longtemps, et

cette dernière ne parlait que de ses fils, deux gros garçons sapés comme des rappeurs, qui lâchaient des *yo* à tout bout de champ et se saluaient à l'américaine, en se frottant les phalanges, poings fermés ; la Poupée était un peu comme la nouvelle voisine d'en face, pas franchement intéressante. L'existence de sa mère était aussi un soap opera, mais pas particulièrement réussi ; une rengaine sur des problèmes de drogue, les visites de la police, ses descentes d'organes, et ses nouveaux amants. La Poupée n'en pouvait plus. Ces séjours, elle s'en acquittait par devoir, mais à un moment cela ne lui était plus apparu comme une raison suffisante et elle avait cessé d'aller à Hervey Bay.

Quand, quelques années plus tard, elle apprit que sa mère avait été tuée dans un carambolage sur la Hume Highway, elle en fut attristée, mais pas énormément. Ce fut moins le début que la confirmation d'une très longue absence.

Peut-être que la Poupée racontait l'histoire du trompe-l'œil de sa mère parce qu'elle résumait pour elle la stupidité de l'espoir et des rêves auxquels on s'accrochait – les grands rêves, en tout cas. Petits rêves, petits espoirs, petites choses ; ceux-là seuls la vie les permettait, ils étaient donc acceptables. Tout le reste, tout ce qui était plus grand – comme la vie de sa mère l'avait si clairement démontré –, pouvait toujours être anéanti. Ce qui ne veut pas dire que la Poupée n'était pas heureuse ; au contraire. Elle croyait qu'accepter son existence garantirait son bonheur. Elle comptait regarder le soleil de Sydney sans ciller, et ne jamais s'en protéger derrière des chimères en carton-pâte.

Car la Poupée n'était pas une rêveuse comme Jésus ou Nietzsche. Elle se voyait plutôt comme une réaliste. Être réaliste, c'est prendre le parti de la déception pour ne plus être déçue.

4

"Ensuite, je suis venue en ville, mon amie, dit-elle alors à Jodie. Et quoi ?"

C'était bien ça : et quoi ? Elle ne parvenait pas davantage à comprendre son nouvel univers qu'à expliquer sa répugnance et sa crainte de l'ancien, mais quelle importance ? À Sydney, cinq millions ou plus de *Westies* détestent le snobisme puant du Nord et l'arrogance de l'Est, tandis que le million et quelque de riches du Nord et de l'Est méprisent la vulgarité et le matérialisme avide de l'Ouest moins fortuné. Personne ne voudra admettre qu'ils pensent tous plus ou moins de la même façon et qu'une seule et même chose motive et lie tout le monde à Sydney : l'argent ; l'unique différence véritable, c'est que dans le Nord et dans l'Est ils en ont relativement plus, et dans l'Ouest, relativement moins.

La Poupée n'essayait pas d'y comprendre quoi que ce soit, et elle n'essayerait jamais. Elle voulait juste faire son boulot, et les explications, c'était pire que le gros baratin que vous servaient les mecs juste pour vous voir enlever votre petite culotte.

"L'Ouest, j'en suis sortie, disait-elle de sa voix nasillarde, avec ses voyelles stridentes qui portaient des traces d'accent libano-grec, et je m'en suis guérie."

C'était faux, comme presque tout ce qu'elle racontait sur elle-même. En même temps qu'elle nourrissait le profond désir de vivre un jour dans les quartiers nord, elle avait une dent contre tous ceux qui y vivaient déjà, et était capable, à la simple indication d'une adresse sur la côte nord, de balancer joyeusement à un client que c'était un snob et un branleur. Rien ne pouvait la décider à s'éloigner du centre-ville au-delà de Newtown.

"Ce n'est pas bon pour le teint, mon amie", disait-elle, comme de chaque chose qui la rendait triste, comme si ce genre de formule expliquait tout.

D'un côté, elle prenait un plaisir presque pervers à se moquer des autres filles de l'Ouest à cause de leur maquillage de voiture volée, de leurs jupes courtes, de leurs grosses ceintures, et de la quantité de produits dont elles se plâtraient la figure et les cheveux. De l'autre, en plus de ses préjugés contre l'Ouest de Sydney, la Poupée partageait ceux, communs, de l'Ouest contre le reste du monde. À l'occasion, elle se laissait aller à dire que les Niacs, les sales Abos, les flics, et tous les lecteurs du *Sydney Morning Herald* la faisaient chier.

"Ça me plaît de penser que mon racisme s'applique à tout le monde de la même manière, disait-elle, mais ces sales lèche-cul de Libanos, eux, vraiment, je les hais."

5

À 10 heures, quand la poupée sortit du lit, il faisait déjà agréablement chaud. Au-dehors la circulation ininterrompue faisait doucement vibrer son appartement plongé dans l'obscurité. Ses pensées étaient trop décousues pour être décrites. Le contraste entre le sommeil de plomb procuré par du Témazépam et la clarté du jour acheva de conforter la bonne humeur dans laquelle elle s'était réveillée. Elle s'abandonna à l'immédiat et à l'agréable : à cette heure, la ville lui inspirait calme et joie, et elle était tellement pénétrée de ce sentiment qu'elle ne se donna même pas la peine d'avaler son Zoloft matinal.

Elle prit un taxi jusqu'à Bondi, et comme elle passait entre les hauts immeubles sous un ciel bleu et brillant, ses yeux s'emplirent de larmes : elle ne savait pas bien pourquoi, mais elle se sentait comblée, et prête à recevoir les petits bonheurs de la vie.

À la plage, elle fit quelques brasses, s'étendit sur le ventre, et se laissa inonder de soleil. Elle sentit, ravie, ses seins s'épanouir dans le tissu-éponge sous lequel le sable se tassait ; l'huile solaire, le sable mouillé, l'air salé de la mer, rendu âcre par les canalisations d'égout qui, par endroits, moussaient comme du café au lait.

Elle tourna la tête de côté, une oreille sur la plage, l'autre ouverte sur le ciel, et le rugissement des vagues devint plus fort, les cris perçants des enfants, un accompagnement flottant qui commença à disparaître à mesure qu'elle s'abandonnait corps et âme au déferlement

régulier des vagues ; c'était un rêve, un rêve dans lequel la vie valait d'être vécue, finalement.

Au loin, elle distingua un nuage, seul dans le ciel.

Il ressemblait à… non, il ne ressemblait à rien, en fait, juste un nuage qui passait lentement, majestueux et solitaire. Il n'arrêtait pas de changer, tout comme le monde, et, comme lui, il était indescriptible.

Une radio voisine diffusait des informations, toujours les mêmes, et ces répétitions d'horreurs lointaines et de trivialités locales la berçaient doucement. Nouveaux attentats à Bagdad, nouvelles restrictions d'eau et nouveaux feux de bush ; nouvelle menace d'attentat sur Sydney proférée par al-Qaida sur un de ses sites internet et énième sportif impliqué dans un énième scandale sexuel ; d'après une information non confirmée de dernière minute trois bombes auraient été découvertes dans le Homebush Olympic Stadium et la vague de chaleur devrait se maintenir, continuant à battre des records, tandis qu'ici, à la plage, les vagues déferlaient, se brisaient, et se retiraient, emportant avec elles tout ce bruit insignifiant, comme elles l'avaient toujours fait, comme elles le feraient toujours.

La radio claironnait : "Vivez le rêve !"

Et n'était-ce pas précisément ce qu'elle était en train de faire ?

À cet instant, elle ne désirait rien au monde, rien dont elle s'estimait privée ou qu'elle aurait souhaité posséder, aucune ambition déçue. Elle ne désirait ni amis, ni homme, ni argent, ni vêtements, ni être différente de ce qu'elle était. Les mauvaises passes qu'elle avait connues semblaient sans importance. Elle ne se sentait ni maigre ni

grasse, ni lasse ni épuisée, ni excitée ni en manque d'exercice. Elle n'était ni belle ni laide, son corps existait seulement pour recevoir le don de cette vie-là, et tout à cet instant semblait beau et bon. Il lui suffisait d'entendre les vagues s'écraser et déferler, de verser du sable d'une main dans l'autre et de regarder les grains tomber.

La radio claironnait : "Félicitations, Australie ! Pour vous remercier, soldes monstres sur nos accessoires de salle de bains !"

Elle somnola, se réveilla, regarda les beaux surfeurs dans leurs bermudas coupés aux genoux et les sauveteurs dans leurs moule-bite, les homos aux corps musclés, les filles exhibant fièrement leurs petits bourrelets débordant de jeans trop serrés, les vieux précédés par leurs ventres en sachet de thé, et les vieilles semblables à des meringues à la crème fatiguées, qui se contentent de s'asseoir et de regarder ; seins, culs et bijoux de famille, tout qui pend dans un désordre indescriptible et le soleil qui tape et s'en fout et par-dessus tout ça les vagues ramenant le monde à un rythme différent, meilleur, plus ample… Qui ne se sentirait pas heureux comme un roi et, ainsi que le dirait son amie Wilder, libre comme un pet, avec tout ça ?

Et l'univers de la plage se fondit alors en quelque chose de merveilleux et de rassurant à quoi la Poupée donna le nom de Sydney, et elle comprit pourquoi beaucoup en étaient venus à tant aimer cette ville.

6

Elle somnolait quand son portable sonna. C'était Wilder, elle était avec Max à Bondi, la journée était magnifique, pourquoi ne viendrait-elle pas piquer une tête avec eux ?

"Ça risque de me prendre un bout de temps, dit la Poupée, qui se leva, ramassa son sac, sa serviette et scruta le sable, avec la circulation et tout."

Elle commença à traverser la plage noire de monde et repéra Max, cinq ans, qui creusait un trou à moins de cent mètres de là, sa mère allongée à côté de lui, plus majestueuse et provocante que jamais, bronzage chocolat et seins nus.

La Poupée rappela Wilder et lui demanda où elle se trouvait exactement. Alors que celle-ci commençait à lui donner des indications, la jeune femme se faufila par-derrière en continuant à parler, jusqu'à ce que sa bouche se trouve collée au portable de son amie. D'humeur radieuse, Wilder leva son visage inoubliable et glapit de joie. Max se retourna brusquement et, voyant la Poupée, se précipita hors de son trou pour se jeter dans ses bras.

Les deux femmes bavardèrent pendant que la Poupée câlinait et chatouillait Max, qui ne tarda pas à s'ennuyer et retourna à ses occupations. Wilder avait été invitée sur le char des Dykes with Dicks* pour le carnaval qui avait lieu ce soir-là. Pour autant que la Poupée le sache, Wilder n'était pas lesbienne, mais celle-ci

* Les Gouines qui en ont Une. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

lui expliqua qu'une amie avait appelé le matin même pour lui demander de compléter l'équipe parce que quelqu'un était tombé malade. Même si on l'avait prévenue au dernier moment, Wilder estimait que ça ne se refusait pas, et à présent tout était arrangé, Max irait chez son père.

"Au diable les mecs, ce soir, dit la Poupée, qui ne voyait pas le trou, masqué par le corps de Wilder. Hé, Max ?"

Pas de réponse. La Poupée leva les yeux et Wilder regarda autour d'elle. Max n'était plus là, il avait disparu. Wilder se leva d'un bond, scruta la foule, puis l'océan.

"Ô mon Dieu ! s'écria la Poupée. Il s'est fait prendre par le courant."

Et elle désigna une langue d'eau sombre qui emportait rapidement vers le large le petit garçon et son bodyboard.

Elles voyaient Max, impuissant et terrifié, articuler des cris. Mais avec le vacarme des vagues, les gens qui hurlaient et poussaient des gloussements d'excitation et de plaisir à surfer et à laisser l'eau se briser sur eux, nul ne pouvait l'entendre, et personne, pas même les sauveteurs, n'avait remarqué la détresse de l'enfant. Les deux jeunes femmes se mirent à courir.

Avant même d'avoir atteint l'eau ou trouvé un sauveteur, elles virent un jeune homme se mettre à fendre les brisants et se diriger vers le garçon en pleurs. Bon nageur, l'inconnu accompagnait le courant pour rejoindre Max. Les deux femmes observaient la scène, hypnotisées. Pendant que Wilder sanglotait en silence, l'homme agrippa la planche et doucement, avec désinvolture presque, la fit sortir en biais de la baïne. Puis il ramena Max et son body-board sur le rivage au rythme des déferlantes.

Quand il put enfin se tenir debout, il souleva l'enfant et, traînant la planche par le leash de poignet, se dirigea vers les deux femmes qui descendaient le rivage à sa rencontre, agitant les bras et criant.

Il était mat, mince, les cheveux courts et frisés, et sa peau sombre ressortait sur son bermuda Billabong blanc. Sans un mot, Max passa de ses bras à ceux de sa mère.

Wilder avait de l'eau jusqu'aux genoux, et les grosses vagues venaient s'écraser contre sa taille. Elle souriait entre ses larmes, tenant son fils contre sa poitrine, le réprimandant avec colère, s'interrompant de temps à autre pour remercier le jeune homme avant de reprendre ses reproches. Elle continuait à embrasser Max, à le serrer dans ses bras, jusqu'à l'étouffer, tandis qu'il tentait d'échapper sans trop de conviction à cet embarrassant déballage d'affection maternelle devant un inconnu.

Le jeune homme ne dit pas grand-chose, traitant son acte de sauvetage à la légère, s'efforçant de ne pas fixer les seins de Wilder. Puis il sourit, les salua, Max et lui se serrèrent la main comme deux hommes qui ont partagé une aventure, et il repartit à l'assaut des vagues.

"Il est carrément craquant, commenta Wilder alors qu'il disparaissait sous une déferlante.

— Carrément basané", rétorqua la Poupée.

Plus tard, elle partit faire du bodysurf. Elle adorait pardessus tout plonger sous ce mur d'eau blanche, le sentir s'effondrer sur elle de tout son poids, et refaire surface dans l'écume confuse et bouillonnante de son sillage, aveuglée par la lumière étincelante.

La Poupée cligna des yeux à cause du soleil et du sel, et là, à quelques mètres seulement, elle le vit qui clignait

des yeux comme elle, la tête rejetée en arrière, le jeune homme qui avait si courageusement sauvé Max.

Il sourit. Elle aussi. Il sortit un bras de l'eau et lui adressa un signe de la main. Prise d'une impulsion soudaine, elle nagea jusqu'à l'endroit où il faisait du surplace, passa un bras autour de son cou et l'embrassa. Un baiser doux et tendre, et même s'ils gardèrent les lèvres serrées, le corps de la Poupée fut parcouru de picotements quand elle entremêla ses jambes aux siennes.

"Merci", dit-elle.

Et puis l'eau commença à les séparer, un mur liquide qui s'abattait et les tirait en arrière. Ils s'élevèrent avec les vagues comme des mammifères marins, et elle eut juste le temps de lui adresser un petit sourire avant de décider, en une fraction de seconde, de prendre la vague. Bras tendus en avant, elle se jeta dans le mur liquide juste avant qu'il ne s'effondre. Le tourbillon d'eau tumultueuse la souleva et la propulsa vers la plage. Elle eut l'impression que ça ne finirait jamais.

Quand la puissance de la vague fut presque épuisée, et qu'elle la sentit mourir, elle se releva, le sable en furie tournoyant sur sa peau, inspira plusieurs fois et, les yeux piquants, scruta la mer éblouissante tout autour d'elle. Le jeune athlète n'était nulle part. Elle espérait sans trop y croire qu'il surgirait de l'eau et l'empoignerait à l'improviste. Mais il avait disparu. Même si la Poupée ne voulait pas s'avouer sa déception, elle passa un moment à sonder les vagues et les remous à sa recherche et finit par renoncer et retourner sur la plage. Elle s'étendit avec Wilder et Max, qui avait perdu son entrain. Le soleil cognait dur, elle dormit un peu, et, quand elle se réveilla, il était

temps de partir pour le Chairman's Lounge, où elle prenait son service en début de soirée.

7

Que le Chairman's Lounge soit toujours considéré comme l'un des clubs de pole dancing les plus sélects de Sydney relevait d'un exploit quasi inexplicable. Même s'il avait par deux fois remporté le titre de "club le plus torride" de Nouvelle-Galles du Sud décerné par la Fondation Éros, et que l'Annuaire coquin *Hustlaz.com* lui avait donné rien de moins que cinq tétons, ce genre de distinction, en dehors de la soirée de remise des prix, ne signifiait rien pour personne ; et, comme l'avait fait remarquer la Poupée, qui ne remportait pas de prix de nos jours ?

Mais, comme pour beaucoup d'autres choses, cette notoriété énigmatique était indissociablement liée au mystère de l'argent. Le principe du Chairman's Lounge était enfantin : faire payer un droit d'entrée deux fois plus cher que les autres clubs et pratiquer des tarifs encore plus exorbitants sur les boissons, une manière de maintenir à la fois sa réputation et la satisfaction de sa clientèle, puisque celle-ci ne dépenserait pas autant d'argent s'il ne s'agissait pas d'un des meilleurs clubs de Sydney, digne par conséquent de chaque dollar dépensé.

Chaque jour à midi, le videur en chef, Billy le Tongan – un gros type invariablement vêtu d'un survêtement

blanc immaculé, de chaînes en or et de fausses lunettes de soleil Versace – matérialisait l'entrée du Chairman's Lounge en déroulant un bout de tapis rouge douteux devant le rez-de-chaussée d'un vieil hôtel dans la zone limitrophe entre Kings Cross et Darlinghurst.

Un emplacement apparemment idéal pour un établissement qui avait fait de la titillation pelvienne prétentieuse son fonds de commerce. Le centre-ville était à deux pas, tandis que les bordels, les peep-shows et les prostituées du Cross se trouvaient à une rue de là – un quartier surtout connu pour être le pourvoyeur moribond de sordidités d'antan, sa principale attraction étant un centre commercial décati à ciel ouvert, planté sur un monticule qu'il coupait en deux comme une vilaine crête iroquoise. Là, junkies et putes, pervers et SDF voyaient leur atoll rétrécir de jour en jour avec autant d'ahurissement et de fatalisme que les habitants d'une micronation polynésienne, sachant que l'avenir, quel qu'il soit, ne leur réservait rien de bon.

Alentour, les immeubles réhabilités et les appartements branchés tout juste construits de Darlinghurst, ainsi que les résidences d'Elizabeth Bay rénovées à tout va, symbolisaient la marée de la spéculation immobilière et de l'hypocrisie du centre-ville qui montait, aussi inexorable et impitoyable que l'océan Pacifique tout proche sous l'effet du réchauffement climatique.

De chaque côté du tapis, qui, d'une certaine manière, faisait la jonction entre ces univers disparates, Billy le Tongan disposait les poteaux en cuivre auxquels il accrochait une corde torsadée couleur or. À l'intérieur, le club déployait les marques de sa véritable nature. Une bande

de tubes néons violets courait comme une balle traçante au-dessus de la demi-douzaine de marches qui conduisaient à l'entrée. Là s'élevaient le break beat assourdissant de la techno et le grincement insistant du tiroir-caisse tenu par une femme à moitié nue chargée de procéder à la première arnaque. Puis, à l'angle d'un corridor, s'ouvrait le salon principal avec ses quelques tables de danse tapissées de feutre violet, chacune équipée d'une barre en cuivre.

Si dans la lumière poussiéreuse du matin le club possédait autant de charme et d'attrait érotique que le salon classe affaires d'une compagnie aérienne d'Europe de l'Est, cela aussi était fait exprès. Car les chaises sales en tubes d'acier brun foncé, le bar impersonnel et les tables quelconques, le manque flagrant d'originalité et les finitions bâclées ne prétendaient pas être autre chose que ce qu'ils étaient, une prolongation de la terne uniformité caractéristique de l'univers de ceux qui venaient se rincer l'œil. Le côté familier du club détendait les clients, et sa banalité les rassurait. Le directeur, Ferdy Holstein, savait que toute tentative pour modifier cette grisaille et ce côté passe-partout afin de relever le niveau se solderait fatalement par un échec commercial monumental.

Ferdy prétendait venir du milieu rock, et lâchait souvent des noms dont la Poupée n'avait jamais entendu parler. En portant des chemises hawaïennes il se croyait dans le coup, inconscient qu'il était de faire preuve de la ringardise la plus totale.

En réalité, Ferdy avait quitté son boulot dans une ferme d'huîtres perlières à Broome dix ans auparavant, le coffre plein d'herbe du Kimberley. Il avait roulé deux

mille kilomètres vers le sud, vendu sa camelote et s'était fait suffisamment d'oseille pour remplir son coffre d'ecstasy obtenue grâce à un contact chez les Gypsy Jokers*. Il avait traversé l'interminable plaine de Nullarbor et taillé la route sur la Great Ocean Road.

Il aimait raconter qu'il était arrivé à Melbourne dans une Dodge Charger de 73 et en était reparti un mois plus tard au volant d'une BM millésime 96, faisant la même année son trou à Sydney, où il s'était offert la moitié d'un bar miteux et le boulot de directeur, avant d'investir ce qui restait de sa fortune toute neuve dans l'aménagement des lieux ; podiums couverts de feutre et barres en cuivre dans l'esprit des clubs de pole dancing qui devenaient extrêmement populaires. Il évoquerait plus tard ces débuts sur le ton de fausse humilité que se croient obligés de prendre tant de self-made-men :

"On avait bon espoir."

L'espoir était superflu, car l'époque, disait-il souvent à ses clients, lui appartenait. Il avait passé les quinze premières années de sa vie active dans la ferme perlière de Broome à cultiver les algues microscopiques qui nourrissaient les jeunes huîtres. Tout ce qui importait dans ce boulot, c'était d'équilibrer plusieurs constantes, et ensuite de ne plus jamais y toucher. Ferdy avait appliqué le même principe à la gestion du Chairman's Lounge.

Car cet homme, venu du mystère rouge de la poussière aride du Kimberley à la certitude bleue des nuits de Kings Cross, savait que spéculer sur une quelconque

* Club de "bikers" australiens.

fraternité à Sydney était une perte de temps, que les villes révélaient qu'hommes et algues partageaient un même destin, commun à tous les êtres vivants : une insignifiance agitée par le désir inexplicable de vivre. Il ne savait comment l'exprimer, mais un club de pole dancing lui paraissait plus approprié qu'un bac de fermentation algal pour observer ce rêve se fissurer. C'était ce que Ferdy ressentait. Ce qu'il disait, en revanche, était banal, mais non dénué de vérité.

"Tout est dans le spectacle."

Et il avait raison.

8

Avant de fouler le tapis rouge du Chairman's Lounge, peu après 19 heures, de descendre l'escalier sous les néons violets et de sortir de la poche de son pantalon Armani un billet de vingt dollars pour acquitter le droit d'entrée à une femme souriante, Richard Cody avait eu une journée misérable. Il avait mal dormi, eu une autre prise de bec avec sa femme au réveil, et été appelé par les producteurs de la Six afin d'assurer le direct au Homebush Olympic Stadium pour une alerte à la bombe.

La nouvelle maquilleuse l'avait coiffé de façon ridicule, le camion de retransmission n'avait pas arrêté de perdre la liaison avec le studio, et de toute façon le sujet n'avait pas tardé à être diffusé en boucle et à devenir finalement sans intérêt : trois bombes avaient été découvertes, chacune

dans un sac à dos de gamin. La foule avait été évacuée, la zone bouclée. Il ne se passerait plus rien.

Il avait continué à rabâcher la même chose, encore et toujours, avec sa coiffure à la con et la liaison avec le studio qui n'arrêtait pas de sauter, pendant qu'une brochette de pseudo-experts – surtout des consultants qui voulaient un boulot dans la sécurité, l'antiterrorisme, la politique – disséquaient les commentaires des uns et des autres, répétaient et brodaient sur les déclarations lapidaires de la police et des porte-parole du gouvernement, essayant tous de faire croire que dans ce tourbillon d'inepties se trouverait peut-être un signe annonçant la suite des événements.

Seul son costume d'été Armani ne lui avait pas fait défaut, bravant la chaleur sans se froisser ni se chiffonner. Il s'était réfugié dans l'élégance à la cinquantaine, même quand le thermomètre ne descendait pas sous les 38 degrés pendant cinq jours et que le taux d'humidité restait bloqué à 94 pour 100. À mesure que son corps s'épaississait, que sa peau se tannait, que ses cheveux se clairsemaient, Richard Cody croyait que ses vêtements luxueux contribuaient à imposer une image convaincante de lui-même, celle d'un homme charmant, sophistiqué, intelligent : en bref, qu'avec ces vêtements plaisants à l'œil le monde consentirait plus facilement à l'idée plaisante qu'il se faisait de lui-même.

Après le direct de 13 heures, Richard en avait eu sa claque et avait fourni la meilleure des excuses : il était invité à déjeuner chez Katie Moretti par le directeur de l'info et des magazines de la Six, Jerry Mendes, qui avait joué un rôle non négligeable dans le divorce de

ladite Mme Moretti. Richard Cody était secrètement ravi de cette invitation. Il avait le sentiment qu'elle prouvait, notamment à ceux à qui il le faisait incidemment savoir, qui était encore le journaliste en chef de la Six.

Quand il avait fini par arriver, Katie Moretti l'avait fait entrer dans sa maison – une villa de Double Bay obtenue à l'issue de son divorce et rénovée dans le style contemporain des halls d'entreprise –, et l'avait introduit auprès des autres invités. Ils venaient, apprit-il au cours des présentations, de la publicité, de la finance, et des professions juridiques. Étaient également présents un sénateur du Parti travailliste, une graphiste et deux vice-présidents de chez McKinsey – y avait-il un seul salarié d'une entreprise moderne qui ne soit pas vice-président ? s'était-il demandé, serrant des mains et souriant ? On aurait pu huiler une centaine de barbecues avec leurs conversations.

N'empêche, la nourriture avait été délicieuse, le bon vin avait coulé à flots, et un excellent armagnac avait fait plusieurs fois le tour de la table. Les nouveaux meubles, les nouvelles peintures, la nouvelle vaisselle, les nouveaux traiteurs, tous méritaient les compliments qu'ils reçurent ; la vue sur le port depuis la salle à manger avait, à juste titre, été vantée dans plusieurs magazines importants ; et deux merveilleux musiciens roumains, un violoniste et un accordéoniste – *mes* Tsiganes, comme les appela Katie Moretti – avaient joué plus tôt dans l'après-midi. Mais bizarrement tout cela semblait fastidieux, surfait et aussi dur à supporter qu'une journée de bureau.

Personne n'était franchement intéressé par quoi que ce soit, mais chacun ressentait néanmoins le besoin de répéter ce qu'il avait lu dans le *Sydney Morning Herald*, lequel rapportait les opinions des gens qui fréquentaient le genre de réception où ils se trouvaient en ce moment, et tous étaient légèrement pris de vertige face à cette monotonie familière.

Tant d'idées à exhiber, de livres qu'il fallait avoir lus, de films, d'expositions et de pièces qu'il fallait avoir vus, tant de choses qu'il fallait avoir englouties avec voracité – et à moins d'être insatiable et de n'avoir fait qu'une seule bouchée du monde, vous étiez un idiot ignare, indigne de dire quoi que ce soit.

Tous ces sujets n'existaient que pour barder la véritable fonction du déjeuner : les commérages qu'on troquait contre de l'argent et du pouvoir ; les coups de sonde discrets sur la position et le statut social ; la recherche roublarde d'alliances et de mise en relation de réseaux d'influence ; l'extension constante du moi, aussi utile que l'aboiement de l'éléphant de mer.

Richard Cody serait même parti plus tôt s'il n'y avait eu la graphiste. Mate de peau, les cheveux noirs et bouclés, une robe courte marron foncé au décolleté profond en partie couvert de dentelle noire qui rendait la courbure et la forme de ses seins épanouis particulièrement appétissantes. Elle s'appelait… son nom, Richard Cody, tout émoustillé qu'il était, fut incapable de s'en souvenir.

Incapable donc de s'adresser à elle, Richard Cody l'entreprit néanmoins d'une façon, croyait-il, indétectable, qui passerait aux yeux des autres pour la courtoisie dont on fait montre à l'égard d'une inconnue.

La journée s'éternisa ; d'abord indifférente, la graphiste se montra poliment agacée par ses attentions, et quand Jerry Mendes le prit à part, soi-disant pour admirer la vue depuis la nouvelle terrasse en bois de la maîtresse de maison, mais en fait pour lui parler en confidence, Richard Cody fut à la fois soulagé et excité. Peut-être une nouvelle émission ? Une promotion ? Une augmentation ? Ça ne pouvait être que positif, se dit-il, en riant de bon cœur aux plaisanteries foireuses de Jerry.

Jerry Mendes : un gros avec une vilaine peau. On l'aurait dit fabriqué avec des boules de billard écaillées. Il avait une réputation de lèche-cul, semblait ne jamais avoir grand-chose à dire, et ce qu'il disait était articulé d'une voix désagréable, à la fois sonore et aiguë, qui évoquait invariablement une boule de billard en heurtant une autre – *clac* – et en carambolant une troisième – *cloc*. N'empêche que cette invitation à aller discuter dehors en privé donna à Richard Cody un sentiment d'importance, et il se dit que, quoi que les gens puissent dire, il aimait vraiment beaucoup Jerry Mendes.

Sur la terrasse, la chaleur était écrasante. Le soleil tellement éblouissant qu'on n'y voyait rien, seulement des shrapnels de lumière blanche qui ricochaient sur l'eau, inondaient le ciel et aveuglaient les imprudents. Ils grimacèrent en plissant les yeux. Comme des reptiles prêts à frapper, ils contemplèrent l'Australie, incapables de voir quoi que ce soit.

9

"C'est beau, hein ? dit Jerry Mendes.

— Magnifique, acquiesça Richard Cody, qui commençait déjà à avoir mal à la tête à cause de la lumière implacable.

— T'as une clope, Richie ?"

Richard Cody détestait qu'on l'appelle Richie. Jerry lui posait toujours la même question et il lui donnait toujours la même réponse, c'était fatigant à la longue. Il ne fumait pas. Il eut très envie de se mettre à l'ombre.

Jerry Mendes retourna à l'intérieur et revint avec une cigarette allumée, tira une longue bouffée et, alors que la fumée s'échappait en volutes de sa bouche, jeta la cigarette d'une pichenette par-dessus la terrasse dans la blancheur aveuglante de Sydney.

Puis il se tourna vers Richard Cody et lui dit qu'il se préparait des choses excitantes à la Six, que le conseil d'administration tenait à mettre le paquet sur les magazines de société pour booster l'audimat. Il attendit un commentaire de Cody, celui-ci s'exécuta, mais c'était comme de lui dire qu'il ne fumait pas, le journaliste savait que tout ce qu'il pourrait dire à ce stade était sans importance.

Mendes lui annonça alors qu'on le transférait de son poste de présentateur de l'hebdo phare de la chaîne, *This Week Tonight*, à l'émission de fin de soirée, *Undercurrent* ; non comme présentateur, ce que Richard Cody aurait trouvé acceptable, mais comme "premier correspondant de la chaîne". Il serait remplacé à *This Week Tonight* par la jeune présentatrice du journal télévisé d'ABC, Zoe LeMay.

Jerry Mendes utilisa toutes sortes de formules creuses – réinvention… nouvelle démographie… nous sommes une famille… synergie – pour déguiser ce qu'ils savaient tous deux être une rétrogradation. Richard Cody, lui, n'entendit que *clic-clac-cloc*, et le bruit de quelque chose en train de sombrer. Zoe LeMay ! Une poufiasse que même les blondes regardaient de haut ! C'était son visage, son âge, il le savait. Il allait protester quand Jerry Mendes le coupa dans son élan :

"Eh bien, Richie, si tu n'es pas d'accord, va falloir te bouger le cul. Prends tes responsabilités. Bats-toi pour reprendre ta place."

Richard Cody oublia totalement que quelques instants auparavant il était plutôt bien disposé à l'égard de Jerry Mendes, car à présent il le haïssait du plus profond de son être, totalement et viscéralement, et détestait sa maîtresse cupide, Katie Moretti, et leurs amis atroces. Ce qui rendit la chose encore plus dure à avaler fut que Jerry Mendes, finalement lassé de ses propres inepties, avait brutalement changé de sujet et se trouvait à présent, sa main répugnante sur l'épaule de Cody, en train de philosopher sur le journalisme comme s'ils étaient compagnons d'armes.

"Ces peigne-cul qui pensent que tout est une question de vérité, tu sais où ils se gourent ? demanda Mendes, qui n'attendait pas et ne souhaitait pas qu'on lui réponde. Ils pensent que la vérité est une force qui va tout entraîner sur son passage. Mais c'est des conneries. Les gens, ce n'est pas la vérité qu'ils veulent, tu sais ça, Richie ?"

Richard Cody savait qu'il était censé ne rien dire. Il ne dit rien.

"Ce qu'ils veulent, les gens, c'est une illusion exaltante. Trouve ce genre d'histoire, relève-la avec quelques pincées de peur et de saloperie, et tu touches le jackpot. De l'or en barre."

Cette fois, Richard Cody sut qu'il devait dire quelque chose. Il chercha ce qu'il espérait être la touche d'ironie appropriée.

"La vérité, c'est ce que nous transformons en or, Jerry."

Jerry Mendes rit si fort que son rire se mua en sifflement puis en suffocation stridulante soulagée par un inhalateur qu'il extirpa de la poche de son pantalon et téta comme une sucette géante.

"Le journalisme, Richie, reprit Mendes quand il fut à nouveau en état de parler, d'un filet de voix étrangement aigu, c'est l'art de faire de la merde avec de l'or."

10

Pour Richard Cody, rester un instant de plus au déjeuner de Katie Moretti paraissait aussi décourageant que de traverser à pied la plaine de Nullarbor. Il resta pourtant afin de convaincre Jerry Mendes qu'il était un homme remarquable qui méritait mieux, si bien qu'il ne fit pas ce qu'on croyait qu'il ferait et dont il mourait d'envie : partir en claquant la porte. Pour se changer les idées, il retourna draguer la graphiste.

La conversation avait dévié sur la nécessité d'incarcérer les réfugiés. Au début, Richard Cody se sentit obligé